

Fétiches

Août 2013, pour *Vanity Fair*



FÉTICHES

« J'ai acheté ces statuette il y a un an au Cameroun, près d'un village nommé Lobé, en pleine forêt vierge. Sous un arbre immense aux très larges racines, un fromager, il y avait un marchand bamiléké avec un gros bonnet rasta qui vendait tout un tas d'objets. Il m'a présenté ces statuette comme un couple. Même si je ne suis pas spécialiste, je pense que la femme enceinte avec sa coiffe typique est punu et vient du Gabon, et que l'autre est yoruba, du Bénin ou du Nigéria. Ce sont des objets de bois sculptés par des artisans. Il y a la trace de la main, des petits ratages. Ils ont peu de valeur marchande mais à mes yeux, ils ont une valeur romanesque.

Ces deux statuette sont liées à mon dernier roman *Il faut beaucoup aimer les hommes*. Elles sont sur mon bureau. Je les regardais pendant que j'écrivais. C'était un endroit où poser mes yeux pour rêver. Et puis elles racontent une histoire, mais je ne la connais pas. Elles sont chargées d'un mystère. Plus que cela, elles me rappellent ce moment d'intense repos que j'ai passé sous l'arbre avec le marchand, à prendre le temps de parler. Cette scène porte en elle l'idée d'une certaine lenteur africaine. Bien sûr, il s'agit là d'un cliché,

d'un stéréotype. Mais justement, mon roman, comme tous mes livres, essaie de travailler contre et avec les « truismes », de les mettre en mouvement pour voir ce qui se cache dessous. *Il faut beaucoup aimer les hommes* se situe en partie en Afrique et raconte l'histoire d'amour entre un homme noir et une femme blanche, un lieu de la relation humaine cerné par les clichés.

J'avais déjà fait plusieurs voyages en Afrique avant d'écrire ce livre, mais j'y suis retournée pour vérifier certaines choses, notamment dans la forêt vierge.

On remonte toujours les fleuves en pirogue et en même temps, c'est différent de ce que j'imaginai ou de ce que j'ai pu lire dans les romans de Conrad.

Ces deux statuettes sont donc des fétiches au sens propre du terme. Les Africains eux-mêmes utilisent ce mot. Il peut avoir des significations très différentes. Moi aussi je viens d'un endroit, le Pays Basque, rempli de ces petits objets auxquels on a attribué une valeur affective, religieuse parfois, superstitieuse en tous cas. Dans ma maison d'enfance, il y avait les statues de la Vierge rapportées de Lourdes, la couronne de mariée en fleurs d'oranger de ma grand-mère. J'aime cette idée que les Basques sont les Africains de l'Europe.

De manière plus générale, la sorcellerie a toujours exercé une influence évidente sur mon écriture. J'ai été nourrie de ça. Mon arrière-grand-mère faisait tourner les tables, ma grand-mère voyait des fantômes et entretenait avec eux une familiarité déroutante. C'est ce que je retrouve en Afrique : la présence des esprits, et les récits très concrets qui les entourent : les fantômes laissent des traces dans le sable, boivent dans votre verre... Ce sont des fantômes du quotidien. Ils sont aussi porteurs de phrases, de messages, d'une parole presque psychanalytique qui peut bouleverser une famille. C'est aussi cela un fétiche. »

Propos recueillis par Élisabeth Philippe.

Cet article a été publié dans le numéro 2 de Vanity Fair paru en août 2013.